
Allocution de Mme Monique Trédé, Présidente de l'Association

Citer ce document / Cite this document :

Allocution de Mme Monique Trédé, Présidente de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 123, fascicule 2, Juillet-décembre 2010. pp. 20-26;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2010_num_123_2_8157;

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 JUIN 2010

ALLOCUTION DE M^{me} MONIQUE TRÉDÉ

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

Le devoir de votre président, lors de l'Assemblée générale de fin d'année est de rendre un juste hommage à la mémoire de ceux qui nous ont quittés. La liste en est longue, cette année encore et l'arrivée parmi nous de plus de vingt membres nouveaux, indice sûr de la vitalité de notre Association, ne peut suffire à dissiper nos regrets : trois de nos membres nous ont quittés au cours du second semestre de l'année 2009 et trois autres ces deux derniers mois.

Jean Pierre Michaud est décédé le 14 juillet 2009. Normalien de la promotion 1954, agrégé de Lettres classiques, membre de l'Ecole française d'Athènes dont il fut durant plusieurs années le Secrétaire général attentif et courtois, il était entré dans notre Association en 1961. De retour en France, il passa plusieurs années chez Hachette où il s'occupa notamment des *Guides Bleus*, puis rejoignit l'*Alma Mater* comme Professeur d'archéologie et d'histoire de l'art antique à l'Université de Bordeaux 3 où il acheva sa carrière en 1994. Retiré à Arcachon, éprouvé par des malheurs privés — entre autres la maladie d'un fils, m'a-t-on confié —, il se retira précocement de l'actualité de la recherche. Mais la discrétion de Jean-Pierre Michaud ne doit pas faire oublier ses travaux scientifiques qui témoignent d'une érudition parfaite. De 1970 à 1974 il a tenu la chronique des fouilles annuelles de l'EFA, donnant chaque année dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* un compte-rendu précis de 150 à 200 pages. Nous lui devons encore la publication de deux volumes des Fouilles de Delphes, II : *Topographie et architecture*, en 1973 le volume traitant du Trésor de Thèbes dans le sanctuaire d'Apollon ; en 1977 celui traitant du temple en calcaire de la Marmaria dans le sanctuaire d'Athèna Pronaia, des modèles de rigueur scientifique. A ces travaux s'ajoutent des recherches sur la topographie de la Phocide, de la Locride occidentale et de la Doride qui ont donné lieu à des articles remarquables.

L'un de ses collègues de Bordeaux évoque son enseignement caractérisé par une érudition parfaite et des goûts d'humaniste qui faisaient de lui un professeur unanimement apprécié et respecté. Jean Pierre Michaud était membre de l'Académie royale de Belgique.

Le Professeur Georges Nachtergaele est décédé le 18 octobre 2009. Né en 1934, cet éminent papyrologue qui dirigea durant de longues années le Centre de Papyrologie et d'Épigraphie grecques de Bruxelles, était membre de notre Association depuis 1973. Il avait soutenu la même année sa thèse qui fut publiée en 1977 dans la Collection de l'Académie Royale de Belgique sous le titre : *Les Galates en Grèce et les Sôtéria de Delphes. Recherches d'histoire et d'épigraphie hellénistiques*. Professeur à l'Université libre de Bruxelles, Georges

Nachtergaele fut tout au long de sa carrière l'un des piliers de la revue *Chronique d'Égypte* dont il fut rédacteur jusqu'à son décès pour la partie « Égypte gréco-romaine ». Il publia dans cette revue un grand nombre d'articles et de comptes-rendus d'ouvrages. Il fut aussi le directeur de la *Bibliographie papyrologique*, publiée périodiquement par la Fondation égyptologique Reine Elizabeth de Bruxelles. Il suffit de parcourir les titres de ses articles pour mesurer la diversité de ses centres d'intérêt et l'ampleur de ses curiosités : ses contributions portent sur des papyrus, inédits ou publiés, des inscriptions, des terres cuites, des lampes, des timbres amphoriques, des sceaux etc. Citons le volume des *Papyrologica bruxellensia* n° 15. *Catalogue de la Collection Marcel Hombert T.I Timbres amphoriques et autres documents écrits en Égypte*, publié en 1978 ; l'article sur « Les terres cuites « du Fayoum » dans les maisons de l'Égypte romaine » *Chronique d'Égypte* LX 1985 p. 223-239 ; ou celui sur « Le chameau, l'âne et le mulet en Égypte gréco-romaine. Le témoignage des terres cuites », publié en 1989 dans la même revue (tome LXIV). Notons enfin que Georges Nachtergaele, qui s'intéressait aussi à l'histoire de la papyrologie, a édité en 2008 les *Lettres de Pierre Jouquet* (qui fut le fondateur de l'Institut de Papyrologie, à Lille dans un premier temps, puis à Paris) à Evaristo Breccia, à Girolamo Vitelli et à Medea Norsa (1905-1949) à Florence dans la collection *Carteggi di Filologi*, 9-. Je conclurai l'hommage dû à ce confrère en citant le témoignage rendu par sa famille : « Sa vie a été celle de l'homme juste qui, à chacun, reconnaît ce qui lui revient et jamais ne pratique ce qui est contraire à la loyauté, l'honneur et l'éthique ».

Bryan Reardon, entré dans notre Association en 1972, est décédé le 16 novembre 2009 à Lion-sur-mer. Cet helléniste anglais francophile, bien connu des spécialistes de la littérature grecque d'époque impériale, rédigea son oeuvre scientifique en français aussi bien qu'en anglais. Il avait épousé une française, et fit de nombreux et longs séjours dans notre pays avant de choisir d'y prendre sa retraite. Né à Manchester en 1928, il fit ses études aux Universités de Glasgow et de Cambridge et enseigna d'abord en Ecosse dans l'enseignement secondaire. Il fut ensuite, à partir de 1958 Assistant Professor, puis Professor dans des universités canadiennes — la Memorial University de Terre-Neuve, puis l'Université de Trent, dans l'Etat d'Ontario dont il dirigea le Département d'Etudes classiques (1968-1974), avant de revenir en Grande-Bretagne, à l'université de Bangor, et, à partir de 1978, de rejoindre l'université de Californie, à Irvine, où il termina sa carrière comme Professeur et Directeur de département.

C'est au cours de sa période canadienne qu'il prépara sa thèse, sous la direction de Jacques Bompaire, dont Françoise Skoda, mon prédécesseur à cette place, a évoqué l'an dernier l'action décisive pour donner un nouvel élan aux recherches sur les textes grecs d'époque impériale. De la thèse qu'il soutint en 1968 il tira dès 1971 un livre publié en français qui devint très vite un classique, ses *Courants littéraires grecs des I^{er} et III^e siècles après J.-C.*, où il dressait un vaste panorama de la littérature grecque d'époque impériale. De retour en Angleterre comme Professeur et Directeur de Département à l'Université de Bangor, au Pays de Galles, B.P. Reardon organisa en 1976 le premier grand colloque international sur le roman antique (International Conference on the Ancient Novel : vous aurez remarqué que l'acronyme de ces manifestations est ICAN « je peux », un signe de l'optimisme et de l'humour de notre collègue !) Il inaugurerait ainsi une série de rencontres qui se poursuivirent à Dartmouth College, Amsterdam et Lisbonne, rencontres auxquelles on peut joindre le Colloque international organisé par M.F. Baslez, Ph. Hoffmann et moi-même à l'Ecole normale supérieure en 1987, colloque qui nous donna entre autres plaisirs, celui de rencontrer Bryan Reardon et de l'entendre généreusement prolonger notre Colloque par plusieurs conférences dans les années qui suivirent. De fait, si Bryan Reardon s'intéressa à Lucien, dont il traduisit un choix d'œuvres, publié à Indianapolis en 1965, son sujet d'élection restait le roman grec. Il supervisa une nouvelle traduction anglaise des romans *Collected Ancient Greek Novels*, publiée à Berkeley en 1989. Il les commenta dans de nombreux articles et en donna une interprétation synthétique dans un ouvrage publié à Princeton en 1991, *The Form of Greek Romance*. Enfin il donna dans la *Bibliotheca Teubneriana* en 2004, une édition de Chariton qui fait aujourd'hui autorité. On le voit, Bryan Reardon a beaucoup fait pour l'étude des romans grecs : il alliait à la sûreté de sa science philologique une grande finesse littéraire, un jugement clairvoyant et un humour d'une rare élégance que ceux qui ont eu la chance de le connaître ne sont pas près d'oublier.

Le mois d'avril 2010 fut cruel pour nos études puisqu'il a vu disparaître coup sur coup, le 16 avril Jacques Brunschwig et le 24 avril Pierre Hadot, deux spécialistes éminents de la philosophie ancienne, deux hommes dont certains se sont plu à confronter les profils.

Né à Paris le 27 avril 1929, Jacques Brunschwig traversa dans son adolescence les pages les plus sombres de l'histoire française du ^{xx}^e siècle. Réfugié à Dieulefit où il fit ses études secondaires, il y rencontra des intellectuels résistants qui compteront dans sa formation. De retour à Paris, après une terminale au lycée Carnot il rejoignit le lycée Henri IV et fut reçu premier au concours de l'ENS en 1948, ainsi que, quatre ans plus tard, à celui de l'Agrégation de philosophie. D'abord chargé de recherche au CNRS, il enseigna successivement aux Universités d'Amiens, de Nanterre et de Paris I. Il avait rejoint notre Association en 1961. On doit à J. Brunschwig des traductions de Descartes et de Leibniz, une édition des *Topiques* d'Aristote, en deux volumes publiés respectivement en 1967 et 2007 dans la *Collection des Universités de France* et plusieurs dizaines d'articles qui marquèrent l'histoire de la discipline. On s'en convaincra en relisant par exemple ses *Études sur les philosophies hellénistiques*, recueil de douze articles, publié aux *Presses Universitaires de France*, en 1995 ou le monumental dictionnaire intitulé *Le savoir grec* qu'il dirigea avec G.E.R. Lloyd et P. Pellegrin (Fayard, 1996). En 2002 ses disciples et amis lui dédièrent un volume d'hommage *Le style et la pensée* qui s'ouvre sur un entretien avec Monique Canto et Pierre Pellegrin. Il y apparaît comme un historien à contre courant, plus proche des recherches analytiques des Anglais que du goût français pour la synthèse. Et le quotidien *Le Monde* enregistre le constat : « cet érudit discret aurait été plus proche des travaux anglo-saxons que des habitudes hexagonales », intéressé qu'il était par les modes d'argumentation, les démonstrations et leur pertinence. Jacques Brunschwig serait-il, en dernière analyse « un Anglo-saxon parachuté malgré lui dans le bocage universitaire français » (pour reprendre une jolie formule de Marwan Rashed) ? Ce jugement mérite sans doute d'être nuancé. Indiscutablement, J. Brunschwig partageait le scepticisme congénital de la tradition anglo-saxonne à l'égard des « grandes reconstructions » doctrinales. Mais il ne s'agit jamais pour lui de s'en tenir pour autant au seul détail repéré, au « petit fait » qui est au point de départ de son article ; à chaque instant ce fait entre en consonance avec quelque chose de bien plus vaste. Une caractéristique unanimement célébrée de l'œuvre de Jacques Brunschwig tient à l'art inégalé avec lequel il part d'un fragment de texte problématique pour reconstituer, en élucidant la difficulté remarquée, tout un pan de doctrine. A de nombreuses reprises dans son édition des *Topiques* il part d'un problème textuel dont il démonte soigneusement les rouages, de la texture paléographique à la structure logique puis argumentative, pour montrer comment sa résolution permet de lire le traité d'un œil nouveau. Au point de départ on trouve l'article de 1968 intitulé « Remarques sur les manuscrits parisiens des *Topiques* ». Dans le « papier » qu'il présenta lors du Troisième *Symposium Aristotelicum* d'Oxford, en faisant jouer critères textuels et internes, J. Brunschwig parvient à reconstituer l'histoire ancienne des *Topiques* et démontre sur cette base quel était le texte original d'un passage particulièrement difficile. Et quand le problème n'est pas à proprement parler « textuel » J. Brunschwig reste fidèle à sa méthode. Je le cite : « Je ne dirai pas que j'ai cherché à extrapoler, dans le domaine de l'histoire de la philosophie tel qu'il est habituellement dessiné, le modèle de réduction du multiple à l'un que m'offraient les problèmes et les techniques de l'édition des textes ; je dirai plutôt que j'ai cherché, pour mon propre usage, à redessiner ce domaine de façon que j'y puisse ne m'y poser que des problèmes tels que ce modèle y reste pertinent ... » ou encore : « L'essentiel est peut-être là : ...tomber, presque au hasard de la lecture, sur une énigme embusquée au détour d'un texte, philosophiquement important ou non, soit qu'elle ait été déjà repérée et amplement discutée, soit même qu'elle ait été inaperçue pendant des siècles ; être en mesure d'affirmer avec sécurité, et grâce au texte lui-même, que cette énigme n'était pas inventée rétrospectivement ou anachroniquement par moi, et que c'était bien du dehors et du passé que j'enregistrais son appel muet ; trouver dans ce texte et dans d'autres auxquels lui-même me conduisait, les données nécessaires et suffisantes pour résoudre l'énigme ; me percevoir ainsi, l'espace d'un instant, comme l'instrument par lequel un fragment de sens, enseveli ou corrompu, s'arrachait comme de lui-même à l'oubli et à la mort. Peu importe, à la limite, si cette expérience n'est pas fréquente, et si

elle porte sur des questions d'une minceur presque risible ; elle peut s'imposer à l'historien comme la norme... (« Faire de l'histoire de la philosophie », *passim*) ». Telle fut « l'ambitieuse modestie » de Jacques Brunschwig et point n'est besoin d'insister sur la maîtrise de tous les champs disciplinaires que supposent les analyses qu'il nous a livrées dans des articles comme celui qui traite de la *Métaphysique* d'Aristote intitulé « La forme, prédicat de la matière ? » (Actes du VI^e *Symposium aristotelicum*, 1979), ou son grand article de 1988 sur l'ontologie stoïcienne « La théorie stoïcienne du genre suprême et l'ontologie platonicienne ».

Les Universités de Princeton, Berlin, Abidjan, Padoue, Venise, Austin, Cambridge l'invitèrent comme conférencier. Il était Membre correspondant de la British Academy et membre honoraire étranger de l'American Academy of Arts and Sciences. Il corrobora ainsi, sa vie durant, le jugement fraternel de son cousin germain Pierre Vidal Naquet, qui voyait en lui « un exemple de perfection totale, qu'il écrivît, nageât, fût au piano ou jouât au tennis, sans trahir la moindre faiblesse dans quelque domaine que ce soit » — un artiste au sens plein du terme.

C'est un autre artiste de la pensée, Pierre Hadot, qui nous a quittés dans la nuit du 24 au 25 avril dernier. Évoquer cette grande figure de la philosophie française du xx^e siècle est une tâche redoutable, même pour qui l'a côtoyé — à l'École normale en particulier où Ph. Hoffmann et S. Diebler l'invitèrent régulièrement —, le lit et l'admire depuis plusieurs décennies. Né en 1922, membre de notre Association depuis 1962, Pierre Hadot la présida en 1991. Élevé dans une famille très catholique, il fut très jeune ordonné prêtre ; il poursuit alors des études de philosophie et de théologie. Il quitte la prêtrise en 1952, quelques années après son admission au CNRS, où il va rester douze ans. A partir de 1964 il est directeur d'études à l'EPHE d'abord sur une chaire de patristique latine, ensuite rebaptisée « Théologies et mystiques de la Grèce hellénistique et de la fin de l'Antiquité », chaire qu'occupe aujourd'hui son disciple Ph. Hoffmann. En 1982 il est élu au Collège de France où il enseigne jusqu'en 1991 sur la chaire d'« Histoire de la pensée hellénistique et romaine ».

Pierre Hadot a renouvelé notre vision de l'univers spirituel où évoluaient les hommes de l'Antiquité. En développant les notions d'« exercice spirituel », de « vision d'en haut », de « rapport à soi », il a redessiné une philosophie moderne de l'existence. Pour lui, les œuvres philosophiques de l'Antiquité ne sont pas composées pour exposer un système mais pour produire un « effet de formation ». Cette description de l'acte philosophique comme conversion, qui remonte à Platon, est ici conçue sous l'influence de Bergson et de l'existentialisme, et constitue le socle sur lequel repose l'idée des exercices spirituels, cette « pratique destinée à opérer un changement radical de l'être », pour reprendre les termes mêmes de P. Hadot dans *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (p. 271). La tâche du philosophe n'est donc pas de construire un système conceptuel, mais de construire un discours qui soit en accord avec la vie philosophique. Et dans « La philosophie antique : une éthique ou une pratique ? », l'un des articles repris dans les *Etudes de philosophie ancienne*, ouvrage publié aux *Belles Lettres* en 1998, Pierre Hadot précise encore : « Ces philosophes (...) se considèrent comme philosophes, non pas parce qu'ils développent un discours philosophique, mais parce qu'ils vivent philosophiquement. Le discours s'intègre à leur vie philosophique ». En d'autres termes, le discours philosophique est immergé dans la vie ; il y a comme un conditionnement réciproque de la vie et du discours : le discours philosophique traduit, en jouant des formes du langage, une attitude existentielle fondamentale, et vise à la transformation de soi-même et d'autrui, c'est à dire à la *paideia*. On comprend mieux dès lors l'intérêt constant que manifesta Pierre Hadot pour l'étude des conditions concrètes de la vie philosophique et pour l'histoire de l'enseignement, toujours conçu comme *psychagogie* — et sans doute pouvons-nous mentionner ici le dialogue instauré avec les travaux de son épouse, la philosophe Ilsetraut Hadot, sur Sénèque et sur des techniques d'exégèse comme la *sunanagnôsis*. D'où sa remarque, dans le volume qui lui fut remis lors de l'hommage rendu à son œuvre par l'École normale supérieure le 12 avril dernier, *Pierre Hadot, l'enseignement des antiques, l'enseignement des modernes*, remarque selon laquelle « des philosophies comme celles de Bergson, Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty, Lavelle ou Wittgenstein, ne présentent pas des systèmes abstraits qu'il suffirait d'apprendre, mais invitent, chacune à sa manière, à une activité intérieure, à un travail de soi sur soi. »

J'aimerais insister, pour conclure cette trop brève évocation, sur un point qui nous concerne tous : le premier « exercice spirituel » de celui qui enseigne, nous dit P. Hadot, consiste dans la « lecture scientifique », lecture où l'on s'astreint à l'objectivité « qui ne peut être que le résultat d'un travail de soi sur soi » permettant de « se hausser à un point de vue universel ; car les textes anciens sont toujours problématiques et il faut prendre beaucoup de temps pour les comprendre : il m'est arrivé de passer des journées entières pour comprendre le sens exact d'un mot grec de Plotin ou de Marc Aurèle... On ne peut comprendre un texte sans le replacer dans le contexte d'une époque (...), dans le contexte de la tradition du genre littéraire dans lequel il s'inscrit et dans la perspective de l'intention de l'auteur et de la nature de l'auditoire auquel il s'adresse (...). Tout ce travail d'établissement des textes philosophiques est extrêmement important, tout simplement parce qu'il a pour but de conserver vivant le patrimoine de la philosophie et de le rendre accessible à nos contemporains ». On constate ici combien — au delà des différences que certains se sont plu à souligner —, le scrupule philologique réunit deux hellénistes comme P. Hadot et J. Brunschwig. Du Victorinus, qu'il édita et commenta avec une acribie incomparable, au Marc Aurèle dont il a pu achever la traduction avant de nous quitter, pour compléter la nouvelle édition des *Pensées* prévue dans la *Collection des Universités de France*, en passant par la traduction commentée des *Ennéades* de Plotin publiée sous sa direction à partir de 1988 aux *Éditions du Cerf* et dont il donna trois volumes, Pierre Hadot n'a jamais cessé de pratiquer la philologie comme « exercice spirituel ».

De nombreuses distinctions ont salué son travail : dès 1972 il fut membre Correspondant de l'Akademie der Wissenschaft und der Literatur de Mayence, il reçut en 1979 la médaille d'argent du CNRS, en 1985 il devint Docteur Honoris causa de l'Université de Neuchâtel et, quelques années plus tard, de l'Université de Laval, il obtint le prix Dagnan Bouveret de l'Académie des Sciences Morales et Politiques pour son ouvrage *Exercices spirituels et philosophie antique* en 1990 et reçut pour l'ensemble de son œuvre le Grand prix de Philosophie de l'Académie française en 1999 ; en 2000 il fut élu membre correspondant de l'Akademie der Wissenschaften de Munich. J'ajoute que s'il ne fut pas membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, c'est qu'il n'y consentit pas car les invites ne firent pas défaut. Au cours des deux dernières décennies l'influence de Pierre Hadot n'a cessé de croître. Les derniers volumes de l'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault portent la trace de cette influence. André Comte Sponville, Michel Onfray, Rémi Brague ou Luc Ferry dans son *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* reconnaissent leur dette envers lui. Avec ce maître qui partageait la douceur de caractère que lui-même se plaisait à évoquer dans un chapitre de son *Plotin*, avec ce savant scrupuleux, dénué de goût pour l'éristique et fuyant les débats médiatiques, nous avons perdu, incontestablement, une grande figure de nos études.

Il y a à peine un mois nous frappait encore la triste nouvelle de la disparition d'Alain Moreau, Professeur émérite à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Né en 1938, membre de notre Association depuis 1974, ce Poitevin qui consacra en 2005 à sa région un joli livre de mémoires sous le titre *Une enfance poitevine*, fit ses études dans les Deux-Sèvres, puis à l'Université de Poitiers. Après un Diplôme d'études supérieures sur « la légende des Labdacides » préparé sous la direction de J. Duchemin, alors professeur à Poitiers, il passe le CAPES (1960) puis l'Agrégation (1962) et, tout en enseignant dans l'enseignement secondaire de 1962 à 1972 prépare une thèse de Doctorat sur Eschyle sous la direction de J. de Romilly. Cette thèse, soutenue en 1981 devant un jury composé de J. de Romilly, D. Babut, J. Irigoin, F. Vian et R. Weil aboutira à un livre publié aux *Belles Lettres* en 1985, *Eschyle. La violence et le chaos*. En 1973 A. Moreau est devenu assistant à l'Université Paul Valéry de Montpellier ; il y sera élu professeur en 1983 et y terminera sa carrière. Ses collègues sont unanimes pour louer le dévouement avec lequel il y assumait toutes les tâches d'un professeur d'Université : participation aux divers Conseils et à de nombreux jurys de concours, organisation de Colloques et direction de travaux de recherche — il dirigea près de vingt thèses de Doctorat.

Parmi les études publiées par A. Moreau rappelons quatre ouvrages sur la mythologie grecque dont A. Moreau était un spécialiste internationalement reconnu : *Le mythe de Jason et Médée*. *Le va-nu-pieds et la sorcière*, publié aux *Éditions des Belles lettres* en 1994 ; deux volumes sur *Les mythes grecs* parus en 1999 et en 2002 et *La fabrique des mythes*

publiée aux *Belles Lettres* en 2006. Mentionnons encore la publication d'Actes de colloques — sur *l'Initiation* en 1992 (2 volumes), sur *Les Astres* en 1996 (2 volumes), et sur *La Magie* (4 tomes publiés en collaboration avec Jean Claude Turpin en 2000) —, une centaine d'articles et de comptes rendus d'ouvrages et de représentations théâtrales. Mais A. Moreau se voulait avant tout « professeur » : il était très aimé de ses étudiants, qui se précipitaient avec enthousiasme à ses cours. L'un de ses collègues raconte que son fils, entré par erreur dans la salle où A. Moreau faisait cours, y demeura, subjugué, jusqu'à la fin du cours. Tous ceux qui ont eu le privilège de connaître A. Moreau gardent de lui un souvenir rayonnant et chaleureux.

Au terme de cette *Nekuia* votre président ne peut que ressentir admiration et mélancolie, à la pensée de ces personnalités complexes et attachantes auxquelles beaucoup parmi nous étaient liés et avec lesquelles nous ne pourrions plus dialoguer. Archéologues, papyrologues, philosophes ou littéraires, tous, avec des vocations diverses, manifestaient le même attachement à la langue et à la civilisation de la Grèce ancienne. Ils nous laissent en héritage leurs œuvres et leur exemple. Que leurs proches, les membres de leur famille, me permettent de leur exprimer notre profonde sympathie et de les assurer de la fidélité de notre souvenir.

A la diversité des vocations illustrées par ceux dont nous déplorons la perte répond l'harmonieuse diversité des travaux qui nous ont été présentés cette année lors des rencontres mensuelles dont notre Secrétaire général a judicieusement concocté le programme : grâce à N. Richer, A. Berra, J.L. Fournet, V. Schram, M. Sève, H. Aurigny, B. Le Guen, M. Douthe, C. Mauduit, J.C. Moretti, A. Blanc, A. Laronde et V. Michel archéologie, épigraphie, histoire, papyrologie y alternèrent avec des études de langue ou des analyses de composition littéraire ; la numismatique fut à l'honneur puisque Olivier Picard a bien voulu représenter notre Association lors de la séance commune tenue en Avril avec nos collègues de la Société des Études latines : l'étude du monnayage lui a permis de nous instruire sur les rapports entre la Grèce et Rome à la basse période hellénistique.

Tel fut, Mesdames et Messieurs, le catalogue de nos séances. Je rappellerai les discussions parfois passionnées qui se sont instaurées, ainsi que la fidélité et l'intérêt avec lesquels les hellénistes ont suivi ces séances. Aux conférenciers d'abord, jeunes chercheurs ou combattants aguerris, à tous ceux aussi qui ont contribué aux débats, notre Association dit sa gratitude.

Plus importante encore peut-être que nos séances mensuelles pour notre rayonnement est notre Revue. Et il est temps d'exprimer notre chaleureuse reconnaissance à Jacques Jouanna et Olivier Picard qui, secondés par Véronique Boudon-Millot et Alessia Guardasole mettent tout en œuvre pour maintenir la qualité des volumes et la ponctualité des parutions. Qu'ils soient sincèrement remerciés pour le soin avec lequel ils veillent sur ce précieux instrument de recherche.

Vous le savez, c'est encore Véronique Boudon-Millot qui règne sur notre Bibliothèque. Grâce à vos dons celle-ci ne cesse de s'enrichir. Nous avons accepté l'an dernier de financer la publication de l'*Index du Bulletin épigraphique* de Jeanne et Louis Robert pour les années 1978-1984. J'ai le plaisir de vous annoncer sa parution en ce mois de juin : un exemplaire est destiné à l'Association ; un autre permettra un compte rendu dans notre Revue.

Et puisque, insensiblement, j'ai déjà évoqué certains des membres du Bureau, « l'âme de l'Association », il est grand temps de remercier notre Secrétaire général qui, non seulement compose nos programmes mais sert discrètement de souffleur au Président et accomplit mille tâches avec la même efficacité. Merci donc à Michel Fartzoff et aux secrétaires adjoints qui le secondent avec un égal talent — Diane Cuny, Sébastien Morlet et Laurand Kovacs. A notre trésorier, Alain Billault, va également notre reconnaissance, lui qui veille à l'équilibre de nos finances, avec le soutien de notre trésorier adjoint, Caroline Magdelaine, bientôt prête à lui succéder.

Avec l'aide de tous notre Association va poursuivre ses travaux et son œuvre d'« encouragement des études grecques » — œuvre plus que jamais nécessaire en ces temps difficiles. Nous vous avons fait part des inquiétudes que causent la réforme du CAPES et l'organisation de l'année de Master 2 et des rencontres que nous avons eues au Ministère. Il semble que nous n'ayons pu nous faire entendre ; mais le combat continue ! Et le

réconfort nous vient de la jeunesse ! d'un jeune professeur comme Augustin d'Humières qui, année après année, initie au Grec des centaines de jeunes collégiens dans le « 93 » ; des initiatives d'élèves normaliens qui organisent des sessions d'initiation au théâtre antique à l'intention de collégiens scolarisés dans la banlieue parisienne avec grand succès et des conséquences heureuses sur l'ardeur de ces derniers au travail. Comme le soulignait récemment Jacques Jouanna dans un rapport destiné à l'Académie d'Athènes sur « l'état des études grecques en France », la vitalité du Grec reste indéniable : les professeurs dévoués et enthousiastes ne manquent pas. Pour préserver l'équilibre et la qualité de l'agrégation et du CAPES en Lettres classiques et en grammaire, pour maintenir et faire vivre la culture que nous aimons, nous devons continuer à nous battre, retrouvant aujourd'hui les mobiles qui furent à l'origine de la création de notre Association en 1867.

C'est donc sur une note sinon optimiste, du moins résolument « tonique » que je tiens à conclure ce mandat, en déposant la magistrature éphémère dont vous m'avez généreusement investie. J'aimerais simplement encore vous remercier de m'avoir si patiemment écoutée aujourd'hui et vous dire surtout ma reconnaissance pour la confiance dont vous m'avez honorée en m'appelant — neuvième femme ! — à présider un an durant aux destins de notre Association. Avant de passer la parole à notre Secrétaire général pour la lecture du palmarès de la Commission des prix, je transmets, en votre nom, le flambeau à notre futur président, un collègue qui est aussi un ami de longue date, Jean Bouffartigue.